

L'AVENTURE AFRICAINE

Prémices du projet

On ne choisit pas ses parents ni l'endroit où l'on naît. Ni l'ère ni la culture qui nous façonnent.

Je vois le jour en juin 1934 à Sherbrooke, dans les Cantons-de-l'Est. C'est l'époque des livres à l'index, des processions de la Fête-Dieu, de la soumission des femmes à leur mari et de la soumission des paroissiens à leur curé. Je suis le troisième enfant d'une famille de cinq, dont le deuxième, Gérard, est décédé à la naissance. En conséquence, ma mère me dorlote beaucoup. Je viens donc au monde marqué malgré moi par un drame dont je n'ai même pas été témoin.

À la naissance de Bernard, j'ai deux ans, je me sens pris en sandwich entre Roger, plus vieux que moi, et le nouveau bébé. Je deviens le tannant de la famille, le dissipé, celui qui déçoit. Je perds donc l'attention de ma mère qui préfère les enfants obéissants.

Mon père est agronome. Il visite les cultivateurs de notre comté. Il m'arrive de l'accompagner. Je

l'observe, alors qu'il discute avec quelques fermiers déçus de leurs framboisiers malades ou d'une production de blé lente à se développer. Avec eux, mon père examine la plante pour identifier l'insecte ou la maladie qui occasionne des nuisances, analyse le taux d'acidité du sol, détermine les conditions optimales de croissance. Lors des repas, papa nous parle de la joie d'un habitant qu'il a aidé, nous mentionne que celui-ci est fier de ses plantes ou de ses récoltes abondantes. Mon père est animé d'un réel souci d'aider autrui, et ce besoin de tendre la main à l'autre, je le tiens de lui.

Mon père, à maintes reprises, me protège de la rigidité de ma mère, laquelle ne peut tolérer mon esprit aventureux; elle exige de moi la parfaite obéissance. Mais je ne suis pas un petit garçon soumis et sage. Je suis curieux, et j'ai besoin de faire des expériences pour apprendre. Je suis désireux de connaître, d'aller au-delà de ce qui est acquis. Et, pour toutes ces raisons, je ne suis pas obéissant. J'entends encore ma mère dire, sur un ton montrant son exaspération: «Jean-Guy, tu vas me faire mourir avec tous tes mauvais coups. » Et si c'était possible? Et si c'était vrai que le plus tannant de la famille pouvait faire mourir ses parents? Le plus tannant de la famille n'a-t-il pas quelque chose à voir avec les problèmes familiaux?

Ma mère accorde beaucoup d'importance au paraître, à l'image, à ce que les voisins disent ou

pensent. Pour elle, un bon garçon, c'est un enfant qui obéit au doigt et à l'œil, qui reste sagement assis, qui est gentil avec la visite, qui correspond aux attentes de la société, qui se conforme au moule. Ma mère est tout à fait incapable de me percevoir comme étant un enfant qui met son nez partout par curiosité, par désir d'apprendre. Pour elle, il s'agit tout bonnement de méchanceté, de travers qui doivent être corrigés. Je sens donc que je ne comble pas ses attentes. Cela finira par devenir une certitude. Un tort à réparer.

Mon paternel, pour sa part, est un homme anxieux, mais doué d'une grande sagesse. Il a l'audace, ce qui est rare à l'époque, de critiquer les sermons puritains et jansénistes du curé, même devant ma mère offusquée qui s'exclame : « Hervé! Qui mange du curé en crève! »

Mon père fait beaucoup d'heures supplémentaires; en plus de voir à l'organisation de deux coopératives agricoles et de s'acquitter de son rôle de conseiller agricole, il donne des cours aux agriculteurs de la région et compile ce dont ils ont besoin en matière d'engrais avant de passer les commandes, qui arrivent de l'Alberta par train.

Mes grands-pères paternel et maternel s'étonnent de ma curiosité, de mon désir de comprendre. Ils sont complices de mes découvertes.

En 1940, j'entreprends ma première année

d'école, à 25 kilomètres de chez moi, chez les sœurs de la Charité, à Magog. J'y fais mes trois premières années du primaire en tant que pensionnaire. Je me sens littéralement abandonné.

À maintes reprises, je tente, sans le réaliser et sans grand succès, de combler ce fossé d'incompréhension qui se creuse entre ma mère et moi. En 1943, j'envoie une lettre à mes parents, quelques mois après la dépression de mon père, dont je me sens cruellement responsable. On peut y lire : « Oui, j'ai 9 ans, je suis un grand garçon maintenant, mais vous allez voir dans une semaine comment votre Jean-Guy est devenu gentil depuis qu'il a vieilli surtout. Il a pris de bonnes résolutions comme d'être plus obéissant, plus pieux et plus sage. N'est-ce pas que vous serez contents de me voir bon garçon en pratiquant mes résolutions. Hier nous avons fait la procession des malades, j'étais un enfant de chœur, je vous assure que j'avais l'air d'un sage dans ma soutane. Si bien que la sœur m'a dit : "Jean-Guy je crois bien que nous allons te laisser en soutane toujours puisque tu me sembles un plus sage garçon." »

Heureusement, certains de mes enseignants, généreux et enthousiastes, me perçoivent autrement, ne voient pas en moi le plus tannant de la famille. Ces adultes me stimulent, croient en mes capacités, m'invitent à me dépasser.

C'est donc vers l'âge de 14 ans, alors que ma famille et moi vivons à Magog, que le lointain con-

tinent africain me séduit. Mais il n'y a pas que le lointain qui m'intéresse. Les filles aussi. J'ai encore un vif souvenir d'une jolie blonde, dont le visage souriant est encadré par ses deux longues tresses. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir, sur le chemin de l'école, m'envoyant la main. Sous prétexte que je rendais visite à son frère Marcel, je me rendais chez elle. Mais ces deux rêves, aller en Afrique et me marier, sont incompatibles. Je dois faire un choix.

En 1949, j'entre au juvénat des frères du Sacré-Cœur, à Arthabaska, à l'âge de 15 ans. Il m'est possible de rendre visite à ma famille une fois tous les cinq ans, une règle qui, heureusement, sera abrogée trois ans après mon entrée. À cette époque de la Grande Noirceur et du chapelet en famille, les mères sont en compétition. Combien donneront-elles d'enfants à Dieu? Combien de ceux-ci deviendront prêtre, frère, religieuse? Je prendrai conscience 22 ans plus tard des motivations inconscientes qui ont influencé mon choix d'entrer chez les frères. Je rends ma mère fière, d'autant plus qu'un an plus tôt, je l'ai vue pleurer en voyant revenir mon frère aîné après sa syntaxe au juniorat des Oblats. Elle n'aurait pas son prêtre. Mon père, lui, même s'il ne s'oppose pas ouvertement à mon entrée au collège, ne laisse transparaître aucune joie. Je l'entends souvent grommeler qu'on ne peut prendre une telle décision à mon âge, sans toutefois s'opposer ouvertement à la mentalité cléricale de l'époque. Il a au moins la délicatesse de ne pas gâcher la joie

de maman. En entrant chez les frères, je fais de ma mère une femme heureuse, je répare les torts que je lui ai causés, je restaure l'image du fils parfait, je rehausse son estime pour moi.

Au cours des premiers mois passés au juvénat, je pense quotidiennement à l'adolescente qui a conquis mon cœur. Je suis triste et je regrette mon choix; j'ai l'impression d'avoir abandonné une grande partie de moi-même. Dans ma tête, j'entends encore le rire cristallin de cette jeune blonde singulière, qui me permettait de la repérer au milieu des 300 étudiantes de l'école des filles.

Puis, progressivement, grâce à l'encadrement du milieu collégial, je m'engage dans les quatre années de formation académique, professionnelle et spirituelle offerte par la communauté où je suis entré. J'adhère au groupe de juvénistes, je me fais des amis et, au fil des mois, je me détache de cette adolescente qui ne m'a jamais écrit.

Je commence à enseigner en 1953. Je n'ai même pas 20 ans. Dès les premières années, je demande à partir pour l'Afrique. Après que j'ai enseigné huit ans à Victoriaville, à Montréal et à Granby, il est question, au sein de ma communauté, d'ouvrir une mission au Congo, qui vient d'obtenir son indépendance. Je réitère alors ma demande à mon supérieur.

Toutefois, le projet de mission doit être retardé

en raison des bouleversements sociaux occasionnés par l'indépendance accordée de façon précipitée au Congo par la Belgique. La première année d'autonomie est perturbée par le révolutionnaire nationaliste de gauche Patrice Lumumba. Partisan d'un pouvoir central fort, il s'oppose aux intentions séparatistes de Moïse Tshombé, un homme puissant du Katanga, la province la plus riche en ressources naturelles du Congo.

Après la défaite et la mort de Lumumba, en janvier 1961, le mouvement de rébellion s'apaise, bien que les idées révolutionnaires continuent d'être véhiculées par ses collaborateurs : Antoine Gizenga, Pierre Mulele, Gaston Soumialot et Laurent Kabilà. C'est ce qui amène le gouvernement congolais du président Joseph Kasavubu à faire appel aux Nations Unies pour prévenir la reprise des hostilités et maintenir une paix fragile.

En août 1962, la rébellion semble définitivement matée et les forces de l'Organisation des Nations Unies au Congo (ONUC) sont déployées pour l'une de leurs premières missions de paix. Le calme semble rétabli et on ne peut imaginer que cette mission de paix ne puisse pas réussir. Ma communauté décide donc d'ouvrir cette mission congolaise et de prendre la succession des pères jésuites au collège Saint-Louis de Makungika, dans la province du Kwilu.

À la suite des troubles déclenchés lors de l'indé-

pendance de 1960, de très nombreux administrateurs belges retournent dans leur pays d'origine. Plus que jamais, le Congo a besoin d'aide extérieure pour continuer de s'épanouir. Il va sans dire que j'étais inquiet. Qui ne l'aurait pas été? À cette époque, les chaînes de nouvelles en continu n'existent pas. Pas plus que le Web. Je me lance donc dans l'inconnu. Fort de mon désir d'entreprendre cette nouvelle étape de ma vie, au service d'une population dans le besoin, et désireux de continuer à me réaliser sur le plan professionnel dans un pays en difficulté, je plonge. Ces gens ont besoin d'aide, ils ont besoin de moi. Et partir enseigner en Afrique donne un sens à ma vie.



Me voici en mai 1962, quelques mois avant mon départ pour l'Afrique.

Le Congo, un pays à construire

Le 15 août 1962, les frères Maurice Desfossés, Maurice Labonté et moi-même partons de New York à bord du *SS America* en direction du Havre. Nous passons une semaine à visiter Paris, la Ville lumière : Notre-Dame-de-Paris, Montmartre, le musée du Louvre, l'Hôtel des Invalides, Versailles et, bien sûr, la tour Eiffel.

J'en profite également pour visiter la paroisse Saint-Médard. C'est de là que vient le premier ancêtre des Bruneau. L'église de pierre a été consacrée en 1655, cinq ans avant que Joseph Petit du Bruno quitte la France pour aller en Amérique.

Le 28, nous prenons le train pour Bruxelles. Au Magasin du Congo, nous achetons des filtres qui nous permettront d'avoir de l'eau potable. Et, le 28 août 1962, nous montons à bord d'un Boeing 707 qui nous dépose, après sept heures et demie de vol, à Léopoldville¹, la capitale du Congo, familièrement surnommée Léo.

C'est l'anarchie administrative. Nous sommes 180 passagers à attendre avant de passer devant les deux seuls douaniers en fonction ce soir-là. Tout se passe assez bien en ce qui me concerne, mais le frère Adelphe doit payer 80 dollars de droit d'entrée pour un appareil photo et des jumelles. Même si nous affirmons que les appareils sont usagés,

1. Plus tard, Léopoldville prendra le nom de Kinshasa.

il n'y a rien à faire. Le pauvre doit débourser le tiers de la valeur estimée, et c'est le douanier, qui n'y connaît strictement rien, qui fait l'estimation. Un autre employé aurait pu exiger 20 dollars. Ici, chaque fonctionnaire interprète à sa façon la manière d'administrer. Aussi faut-il savoir que le dollar américain peut valoir, sur le marché noir, plus de cinq fois sa valeur officielle. Notre douanier a fait la passe...

Le provincial des jésuites² vient nous accueillir sur le tarmac et nous offre l'hospitalité; nous serons hébergés quelques jours au Collège Albert 1^{er}. Les pères du collège sont visiblement très heureux de nous recevoir. Ils répondent à nos multiples questions et nous informent que la route menant à Kikwit est impraticable depuis deux ans; seul l'avion permet de franchir les 400 kilomètres qui nous en séparent. Il est impossible d'avoir une place à bord d'un appareil avant le 4 septembre, ce qui nous donne quatre jours pour visiter Léo et faire quelques achats avant de nous diriger vers l'intérieur. Cette immersion complète, c'est le premier choc que je ressens en tant qu'Occidental.

D'abord, nous découvrons un pays beaucoup plus pauvre que ce que nous avions pu imaginer. Monseigneur Nzundu, évêque coadjuteur au diocèse de Kikwit, nous avait décrit le Congo lorsqu'il

2. Responsable des jésuites pour un certain secteur géographique.

nous avait rendu visite au Canada. Mais ça n'a rien à voir avec ce que nous découvrons : famine, pauvreté, désorganisation. Les conséquences de la guerre civile, quoi. Rien n'aurait pu nous préparer à cela. Aucune photo. Aucun reportage télé.

Ce qui me frappe, à première vue, ce sont les immenses bidonvilles qui entourent la cité, et où il n'y a ni électricité, ni égout, ni eau courante. Tous ces gens qui vivent dans la plus horrible misère sont arrivés à Léopoldville lors des troubles de 1960. En l'espace de deux ans, soit de 1960 à 1962, la population a plus que doublé, passant de 400 000 à 1 million d'habitants. Je vous laisse imaginer tous les problèmes que suscite pareille explosion démographique, dans une province où le système administratif est pratiquement paralysé. La majorité des gens n'ont pas de travail et vivent des secours de l'ONUC. Je me sens tellement impuissant devant la détresse de ces parents épuisés, flanqués de leurs enfants sales et faméliques! On voit leurs côtes. Ils ont les joues creusées. Le regard inquiet.

Lors de l'Indépendance, en 1960, les Belges formaient 95 % du corps administratif. Ils ont été remplacés par des Noirs, majoritairement non qualifiés. Les députés et les ministres se sont entourés de leurs amis qu'ils ont fait nommer sous-ministres ou secrétaires. Il n'y a plus un seul docteur en droit dans tout le Congo et le ministre de la Justice ne connaît rien à la loi.

Récemment, le gouvernement central a décidé de remanier la carte politique du pays et les six provinces ont fait place à 22 nouvelles. On prévoit que cette mesure aura pour effet de paralyser une administration déjà fortement ankylosée. Le territoire de l'ancienne province de Léopoldville était administré par 12 ministres; il en compte présentement 50. Si tous ces ministres étaient honnêtes et compétents, on comprendrait qu'ils puissent jouir de faveurs spéciales, mais plusieurs ne voient dans leur fonction qu'une occasion de s'enrichir. Chaque semaine, les journaux annoncent des fraudes; leur fréquence est telle qu'on ne leur consacre plus qu'un entrefilet. Dans la province du Kwilu, à laquelle nous appartiendrons bientôt, seulement 3 des 11 ministres ont fait des études équivalentes à la versification ou à la 11^e année. Le ministre de l'Éducation n'a fait que sa 10^e année, ce qui est quand même heureux, puisque le chef du ministère de la province voisine n'a réussi que sa sixième année du primaire. La décadence s'explique donc par le remplacement des administrateurs belges par des Congolais incomptétents, qui manquent d'instruction.

Depuis l'Indépendance, les exportations du Congo sont tombées de 14 à 4 milliards de francs congolais, et les dépenses demeurent de l'ordre de 12 milliards. Le gouvernement, voyant que le pays manquait d'argent, a décidé, au mois de mars dernier, d'imprimer trois milliards de francs, ce qui a provoqué une importante dévaluation du franc

congolais; cette dévaluation freine presque toutes les importations. Les recettes fiscales provenant des impôts et des droits de douane suffisent à peine à boucler le budget militaire et celui de l'administration. Il est tout à fait impossible de prévoir quand prendra fin cette décadence économique, et de quelle façon s'opérera le redressement de la situation financière.

Je suis au Congo pour aider ces pauvres personnes défavorisées; le savoir que je transmettrai aux quelques enfants de ce peuple suffira-t-il à jeter les bases d'une reconstruction? Il me semble qu'ils manquent de tout...

Le voyage vers notre collège

Le 4 septembre, nous nous levons vers 3 h 30 du matin pour prendre notre avion; il doit partir à 6 heures. Sur place, on nous informe que le départ est retardé; nous devrions décoller à 13 heures. Après cinq longues heures d'attente, alors que nous nous dirigeons vers l'appareil, le préposé à l'embarquement demande à tous les passagers de bien vouloir retourner à l'aérogare, car un commissaire qui doit faire le trajet n'est pas encore arrivé. Encore une autre heure d'attente. Il est normal, au Congo, que les services publics aient plus d'une heure de retard sur l'horaire fixé, et que le moindre fonctionnaire congolais puisse faire attendre une centaine de personnes sans aucune gêne. Un autre choc culturel. Impuissants, nous nous résignons.

Après un vol en DC-3 d'Air Congo au-dessus des verdoyantes forêts congolaises, nous atterrissions à l'aéroport de Kikwit. Monseigneur Nzundu, qui s'informait régulièrement des arrivées aériennes, nous y attend. Il n'a pas encore reçu le télégramme que nous lui avons envoyé de Bruxelles, sept jours plus tôt, soit le 28 août. Il ne le recevra que le lendemain de notre arrivée. Nous en sommes surpris, mais comprenons bien que dans un pays aussi désorganisé, les communications sont perturbées. Nous sommes loin des courriels, des télécopies et des téléphones satellitaires.

Kikwit, cette ville de 35 000 habitants, chef-lieu d'un territoire dont le rayon s'étend à 400 kilomètres, est en déclin économique depuis la déclaration d'Indépendance. Seulement 10 à 20 % des maisons sont construites en blocs de ciment, toutes les autres sont en chaume ou en terre durcie au soleil. La rue principale, qui ressemble à nos routes de campagne, est éclairée par de rares lumières, alimentées par de petites génératrices. Et, bien entendu, il n'y a pas un pouce carré d'asphalte dans toute la ville. Il est de plus en plus difficile de se ravitailler dans cette agglomération urbaine, depuis que les bateaux frigorifiés naviguant sur le fleuve Congo sont défectueux en raison du départ des techniciens belges. Ironiquement, Kitwit est le centre le mieux organisé de notre région. Ça promet...



Maurice Desfossés pose avec femmes et enfants d'un village environnant.

Depuis l'Indépendance, un seul médecin assure le service médical de l'unique hôpital provincial. On dit qu'il y a aussi deux électriciens auxquels on ne doit pas confier son réfrigérateur à gaz ou sa radio si l'on ne veut pas que ces appareils soient à jamais inutilisables. Bref, nos campagnes québécoises, même les plus reculées, ont l'air de royaumes paradisiaques, comparativement à cela.

Après les salutations aux autorités du diocèse, le père Delhaze S.J. nous fait monter dans sa Volks, et nous nous dirigeons vers Makungika. Il est à noter que Makungika n'est pas une ville, mais simplement le domaine de l'école. Ce trajet de 50 kilomètres séparant la capitale du collège nous permet de prendre connaissance de l'état du système routier

congolais. Le fond de la voiture traîne lourdement dans le sable; un peu plus loin, nous sommes catapultés au plafond. Comme je suis plutôt grand, ma pauvre tête mange des coups répétés. Il va sans dire que tomber en panne transforme un tel déplacement en épopée. Il faut parfois attendre plusieurs heures avant que ne passe un véhicule. Sinon, il faut envoyer un passager ou un passant, qui doit marcher plusieurs kilomètres avant de trouver du secours. Heureusement, notre voyage se déroule bien.

Rendus au collège, nous avons à peine une journée pour faire connaissance avec le personnel et nous familiariser avec les lieux et les programmes. Le collège Saint-Louis de Makungika est un internat pour garçons de niveau secondaire, qui a eu la mauvaise fortune d'être construit en pleine brousse, à l'orée de la forêt qui longe la rivière Kwilu. Le campus du collège s'étale sur un petit plateau, au milieu des collines, à 50 kilomètres au sud de Kikwit.

Ce pensionnat reçoit 325 élèves et offre un programme technique, un programme commercial et un programme scientifique. Au début de l'année scolaire, le collège est tenu par un corps professoral, dirigé par le père Robert Delhaze, et est composé de trois jésuites, c'est-à-dire les pères Jean-Marie Lelubre, François Lamal et René Devisé, de trois frères du Sacré-Cœur, les frères Maurice Desfossés, Maurice Labonté et moi-même, et quatre laïcs belges, soit Jacques Bollaerts, 25 ans, de Saint-Trond, Arold Callens de Zwevegem, monsieur Raemackers et sa

femme, ainsi que monsieur Decracker, sa femme et leur petite fille de six mois. L'année suivante, le frère Maurice Desfossés prendra la relève du père Delhaze, et le groupe sera complété par quatre nouveaux professeurs. Les frères Raymond Bussière et François Veillette arriveront le 12 octobre 1963, alors que le père André Cheville et monsieur Robert Maréchal, jeune Belge de 24 ans, se joindront au groupe en janvier 1964.



*Voici le personnel religieux du collège Saint-Louis, de gauche à droite :
Jean-Marie Lelubre, François Veillette, François Lamal,
Raymond Bussière, Maurice Desfossés, moi-même,
René Devisé ainsi que Maurice Labonté.*

Le campus comprend une quarantaine de bâtisses d'un seul étage, dont quatre bâtiments dans lesquels

se trouvent les classes, deux abritant les dortoirs, ainsi qu'un dispensaire, deux réfectoires, une cuisine, une chapelle et un bâtiment administratif. À cela s'ajoutent deux maisons pour les familles des professeurs belges et, du côté ouest, une vingtaine de petites maisons en blocs de ciment dans lesquelles demeurent les familles de nos employés. C'est un vrai village!

Il nous faut assurer l'entretien de ces bâtisses et, comme l'exige la loi du Congo, voir à la santé des employés du collège et de leurs familles, tous Congolais. Les soins de santé de toutes ces personnes sont donc à notre charge. Nous devons entre autres transporter les mères enceintes à l'hôpital, ce qui est fréquent, car les familles sont nombreuses.

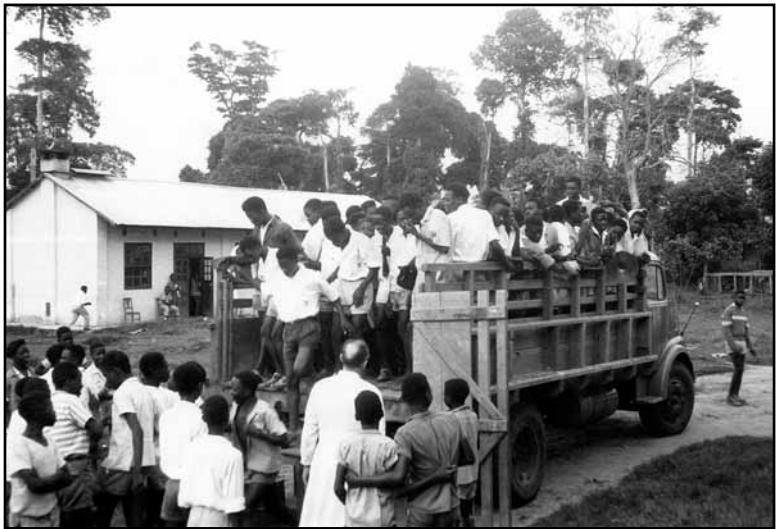
Nous n'avons ni téléphone ni émetteur radio, les nouvelles du pays prennent généralement beaucoup de temps à nous parvenir. Comme le collège est en pleine brousse, à l'extrémité d'une route qui se termine en cul-de-sac, nos visiteurs sont rares. Ce sont les membres de notre personnel qui se rendent à la capitale provinciale qui nous rapportent les nouvelles, et les commissionnaires qui assurent l'approvisionnement du collège. Les coursiers jouent le rôle de messagers en raison de leurs contacts quotidiens avec les commerçants portugais, chez qui nous nous approvisionnons, et des liens qu'ils entretiennent avec la procure diocésaine, le centre névralgique de toutes les écoles catholiques. Les nouvelles concernant la population des alentours nous sont rapportées par les femmes congolaises

qui viennent régulièrement, le mercredi, vendre leur farine de manioc, utilisée pour faire la cuisine aux élèves. Ces femmes travaillantes franchissent souvent plus de cinq kilomètres, portant sur leur tête des sacs pesant plus de 20 kg.

Une rentrée scolaire difficile

C'est le 4 septembre 1962, vers 10 heures, qu'un camion nous amène le premier groupe d'élèves pour l'année scolaire qui commence le lendemain. C'est ça, l'autobus? Je compte 81 élèves âgés de 12 à 18 ans qui en descendent avec leurs bagages. Certains d'entre eux ont fait 120 kilomètres debout, dans la boîte d'un camion sans toit. Au Canada, nos animaux ne voyagent même pas ainsi! Ces adolescents sont sales et affamés. Ils sentent mauvais. Ils ne se sont pas lavés depuis des jours. Ils ont les mains huileuses. L'odeur nous prend à la gorge, heurte notre sensibilité d'Occidentaux. Les plus jeunes, qui sortent de leur village pour la première fois, nous regardent comme si nous étions des bêtes étranges.

Nous conduisons tous ces jeunes au réfectoire. Ils n'ont pas mangé depuis près de 24 heures. Ce jour-là, je comprends jusqu'où peut aller la misère humaine et, en les regardant bouffer leur manioc, je réalise qu'en Amérique, on peut difficilement se faire une idée de la misère dans laquelle croupissent des millions d'êtres humains. Dans plusieurs familles, la mère utilise le même plat pour laver la vaisselle et donner le bain au bébé.



*Le père Robert Delhaze accueille les élèves
qui descendent de « l'autobus scolaire ».*



C'est l'heure du bain!